

En ce temps-là,
Jésus disait aux grands prêtres et aux anciens du peuple :

« Écoutez cette parabole :
Un homme était propriétaire d'un domaine ;
il planta une vigne,
l'entoura d'une clôture,
y creusa un pressoir et bâtit une tour de garde.
Puis il loua cette vigne à des vigneron,
et partit en voyage.

Quand arriva le temps des fruits,
il envoya ses serviteurs auprès des vigneron
pour se faire remettre le produit de sa vigne.

Mais les vigneron se saisirent des serviteurs,
frappèrent l'un,
tuèrent l'autre,
lapidèrent le troisième.

De nouveau, le propriétaire envoya d'autres serviteurs
plus nombreux que les premiers ;
mais on les traita de la même façon.

Finalement, il leur envoya son fils,
en se disant :

'Ils respecteront mon fils.'

Mais, voyant le fils, les vigneron se dirent entre eux :

'Voici l'héritier :
venez ! tuons-le,
nous aurons son héritage !'
Ils se saisirent de lui,
le jetèrent hors de la vigne
et le tuèrent.

Eh bien ! quand le maître de la vigne viendra,
que fera-t-il à ces vigneron ? »

On lui répond :
« Ces misérables, il les fera périr misérablement.
Il louera la vigne à d'autres vigneron,
qui lui en remettront le produit en temps voulu. »

Jésus leur dit :
« N'avez-vous jamais lu dans les Écritures :
*La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs
est devenue la pierre d'angle ;
c'est là l'œuvre du Seigneur,
la merveille devant nos yeux !*

Aussi, je vous le dis :
Le royaume de Dieu vous sera enlevé
pour être donné à une nation
qui lui fera produire ses fruits. »

Il a choisi de produire un excellent vin, celui qui réjouit le cœur de l'homme, ce propriétaire terrien qui ressemble à Dieu. Il aurait pu choisir de planter des haricots ou du brocoli, mais il a choisi de consacrer ses soins à une production qui parle de bonheur, de joie, de fête. Car la vie de l'être humain n'est pas seulement ordonnée à la survie et à la reproduction, comme celle des huîtres, des poissons rouges et des moustiques, mais elle est aussi ordonnée au bonheur et au plaisir. Comme le disait le docteur Alexander Flemming, inventeur génial de la pénicilline : « *La pénicilline guérit les humains ; le vin les rend heureux.* »

Il l'a très bien équipée, sa vigne, ce propriétaire très soigneux. Rien n'y manque. Une bonne clôture pour la protéger des prédateurs, un pressoir en attente des belles vendanges et même une tour de garde dans laquelle prendront place des guetteurs (souvent des adolescents munis de frondes) pour chasser les oiseaux et même dissuader les voleurs.

Cette vigne est bien l'image de la création de Dieu, dans toute sa beauté. Notre univers, faisait remarquer le philosophe et académicien François Cheng, pourrait être seulement « vrai », utile et fonctionnel, sans qu'aucune beauté ne vienne le façonner. Ce serait un univers en noir et blanc rempli de formes pratiques, toutes pareilles, un monde aux lignes efficaces et froides. Mais notre Créateur, nous le croyons, a choisi un tout autre chemin. Il a voulu créer un univers qui soit marqué par une incroyable beauté, un luxe de couleurs et de formes, de sons et de saveurs.

Quand on possède une aussi belle vigne, on pourrait imaginer que l'on ne s'en éloigne pas. Mais ce n'est pas l'attitude du propriétaire de notre parabole, qui s'absentera pour partir vers de lointains voyages. Il est comme cela notre Dieu. Il semble s'absenter de ce monde qu'il a créé, il se risque à le laisser aux mains de ses créatures bien aimées et de leur

liberté. Mais, reconnaissons-le, c'est bien risqué... Car Dieu crée la beauté de la mer et du fleuve au risque de les voir transformés en égout. Dieu crée l'amour au risque de voir les humains en faire du cinéma.

Dieu s'absente donc. Sans doute est-ce là la condition essentielle qui permette à la liberté humaine de se déployer. Un enfant dont la maman tiendra toujours la main ne pourra jamais apprendre à traverser la rue tout seul. Je me souviens, il y a quelques années, d'un rassemblement de jeunes de cinquième de toutes les aumôneries d'Annecy. Lors de la célébration finale, filles et garçons avaient été invités à composer des prières de demande, ce qu'ils avaient accepté de faire avec une certaine spontanéité. L'un des jeunes s'avance ainsi vers le micro et proclame quelque chose comme cela « Seigneur, fais que nos parents puissent nous lâcher les baskets. » J'entends à ce moment-là un prêtre âgé de ma communauté demander à son voisin : « c'est quoi cette histoire de godasses ? » Eh bien oui, Dieu nous lâche les basques comme on disait au beau siècle, et Dieu nous lâche aussi les baskets comme on le dit de manière plus contemporaine, Dieu s'absente et laisse ce monde en gérance aux humains, à ses créatures aimées, libres et sensément intelligentes.

C'est là que l'histoire va prendre un tour plus dramatique. Les vigneron de notre histoire vont se retrouver au banc des accusés. Il leur est reproché d'avoir gardé les fruits pour eux, de les avoir refusés à celui auquel ils devaient les remettre. En clair : Ils volent le proprio. Ils oublient complètement d'où ils viennent et qui ils sont. Ils sont à l'image des humains qui oublient qu'ils ne sont pas les propriétaires tout puissants et capricieux de leur petite planète, mais les gestionnaires de ce monde créé par Dieu...

Ce qui est en cause ici, c'est l'avarice des vigneron. L'avarice, vous le savez, est un péché capital. L'un des sept dont on apprenait la liste, jadis. Il est toujours instructif devant un péché capital de s'arrêter pour prendre conscience de notre propre degré de complicité pour produire le mal. Dans les faits, comment faire pour savoir, concrètement, si on est blessé par ce péché ? St François de Sales disait : « Vous êtes avare si vous désirez longuement, ardemment et avec inquiétude les biens que vous n'avez pas. » Oui, l'avare est d'abord un homme inquiet, comme l'Harpagon de Molière qui croit toujours qu'on va le voler. « Il ne dort pas sur ses deux oreilles, mais sur son tas d'oseille ! » Même riche, l'avare reste un homme tourmenté ! Angoissé de préserver ce qu'il a amassé.

Pour nous chrétiens, la Bible nous rappelle que nous ne sommes pas les seuls propriétaires des biens que nous avons. Ils sont pour tous nos sœurs et frères en humanité. L'avarice des vigneron de la parabole, ce

péché capital, ouvre la porte à d'autres péchés. Il y a toute une vilaine petite famille de péchés qui vont s'engouffrer dans la brèche. Les enfants de l'avarice sont la dureté du cœur, la crispation sur ses biens, la violence pour s'approprier, le vol et même en définitive le meurtre. Oui, le meurtre c'est toujours le petit dernier, le couronnement d'un péché capital.

Et c'est bien ce qui se passe dans l'Evangile de ce jour. Les serviteurs envoyés par le maître sont tués, une première fois, puis une deuxième fois, puis une troisième fois. Par ces crimes à répétition, les vigneronns manifestent leur volonté de supprimer tous ceux qui voudraient leur soustraire la moindre grappe de raisins. Ils n'agissent pas avec plus d'intelligence qu'un gros pitbull à qui on voudrait dérober son os.

Et puis, à la fin de l'histoire, l'invraisemblable se produit : le Maître se venge. Mais d'une manière bien particulière, il envoie finalement son Fils ! Quel optimisme incroyable... Après avoir appris la mort de nombreux serviteurs, le propriétaire de la vigne aurait pu envoyer les forces spéciales, le GIGN, voire l'artillerie lourde. Mais non, il envoie ce qu'il a de plus précieux et de plus vulnérable, son enfant bien-aimé, en disant : «Ils respecteront au moins mon fils. »

Mais les avares, voyant l'hériter, se disent : « Allons-y ! Tuons-le, et ensuite, à nous l'héritage ! ». Leur désir de posséder toujours davantage est leur seule vendange. Ne rien donner, jamais. Prendre, saisir, toujours davantage. Ce meurtre ressemble beaucoup à une mise en croix dont on suit les grands épisodes successifs. On se saisit du Fils, on l'arrête, on le traîne hors de la vigne - pourquoi pas sur quelque rocher que l'on pourrait appeler Golgotha - et on le tue.

Que va-t-il arriver à ces vigneronns homicides ? « Ces misérables, il les fera périr misérablement. » disent avec logique les gens qui écoutent Jésus. Ce n'est pas Jésus qui dit cela. Parce qu'il semblerait que ce ne soit pas dans les pratiques de son Père de régler les comptes comme à OK Corral. C'est un avertissement logique sur des conséquences prévisibles, pas une menace. Car Jésus ne veut jamais la mort du pécheur, mais bien plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive.

La mort du Fils ne saurait être le dernier mot de l'histoire. Le Maître va tout au contraire se servir de la perversion des vigneronns pour révéler que son amour de Père est plus puissant que la mort infligée au Fils. C'est la vie qui doit avoir le dernier mot ! Refuser d'accueillir le Fils permettra au Père de manifester sa miséricorde, et non sa vengeance. La précieuse vigne sera confiée à d'autres avec la même confiance. Dieu ne se lassera jamais d'aimer l'humanité et de lui proposer un chemin de bonheur. Mais

n'aurait-on pas pu faire l'économie de toute cette violence et rendre les humains directement plus sages ?

Un chrétien de la paroisse fit un rêve qui se répéta plusieurs nuits. Chaque fois, Dieu en personne lui apparaissait dans son rêve. Comme ils parlaient de la plus agréable manière, le paroissien suggéra à Dieu : « Puis-je oser une idée que je pense être extrêmement profitable pour notre pauvre humanité ? Puisque vous êtes tout puissant, pourriez-vous, d'un claquement de doigts, faire disparaître toutes les armes de la terre ? De la bombe atomique au revolver, des armes bactériologiques aux drones prédateurs ? » « D'accord » répondit Dieu, « mais penses-tu vraiment que cela apportera définitivement la paix ? » « Cela ne fait aucun doute », répondit le rêveur. Il fut émerveillé de voir qu'au matin toutes les armes du monde avaient mystérieusement disparu.

La nuit suivante, Dieu vint aux nouvelles. « Alors, cette paix ? » « Hélas, Seigneur, je n'y avais pas pensé, mais on peut aussi tuer avec un couteau de cuisine ou encore avec une voiture en la jetant sur les gens. Pourrais-tu, en attendant que la paix revienne vraiment, nous ligoter les mains derrière le dos pour que nous ne puissions pas utiliser ce qui pourrait faire le mal ? » « Ce ne sera vraiment pas pratique dans la vie quotidienne », répondit Dieu, « mais d'accord, essayons. Les anges gardiens vont s'en charger ; tous les humains vont avoir les bras ligotés derrière le dos pendant 24 heures. »

La nuit suivante, Dieu revisita encore notre rêveur. « Alors, avec les grands moyens, l'humanité est-elle devenue moins belliqueuse ? » « Hélas Seigneur, je n'y avais pas pensé, mais on peut tuer aussi avec la langue. La calomnie, la médisance... Il y a des paroles qui sont épouvantables, puis-je vous demander encore un dernier aménagement ? Il me semble que si l'on bâillonnait toute l'humanité, plus aucun mot agressif ne sortirait d'une bouche méchante. » « Cela ne me plaît guère », répondit Dieu, « mais soit, poursuivons l'expérience quelques heures encore selon ta méthode ».

Il restait une dernière nuit. Mais hélas la paix n'était toujours pas établie. Les pensées de meurtre, la jalousie, la haine couvaient encore dans les cerveaux. « Peut-être faudrait-il finalement enlever les cerveaux des humains suggéra ultimement notre rêveur ? » « Non, répondit Dieu, cette fois je ne peux plus te suivre. Que seraient des humains sans cerveaux ? La meilleure solution, c'était finalement bien d'envoyer mon Fils ouvrir parmi eux un chemin de paix. C'est risqué, cela prendra du temps, mais c'est peut-être le plus efficace. » Saint Augustin disait : « la puissance de Dieu t'avait créé, sa toute faiblesse t'a recréé. » Le Dieu des espaces infinis nous recrée en se faisant faiblesse.